

## Bouya Omar : le saint et les rapaces

Ce qui suit ne se veut rien de plus que le témoignage d'un Européen ayant fait une visite plutôt secouante de quelques heures au sanctuaire de Bouya Omar, le principal centre de traitement de la possession au Maroc. Pour permettre de situer ce témoignage, l'Européen en question, signataire de ce texte, estime devoir se présenter, préciser ce à quoi il « croit ».

Occidental et laïque, je porte néanmoins un intérêt positif de longue date aux cultures musulmanes populaires marocaines. Peut-être, au départ, s'agissait-il de nostalgie du merveilleux (car l'Occident se croit moderne en révoquant comme obscurantiste le commerce avec l'invisible pratiqué par des non-modernes). Mais cette nostalgie s'est transformée en respect quand j'ai réalisé que ce commerce construisait un mode concret de négociation avec les forces qui traversent les humains, élaborait une culture de l'influence bénéfique et agissante. Il y a quinze ans, j'ai été témoin de la guérison, qu'il est difficile de qualifier autrement que miraculeuse, d'un jeune Marocain de Bruxelles considéré comme condamné par la médecine ; cette guérison a été réalisée par un « taleb » que les parents du jeune homme avaient fait venir de la région du Rif dont ils sont originaires. Un engagement récent dans quelques actions socioculturelles portant sur les communautés belge autochtone et d'origine marocaine m'a convaincu de la nécessité de mettre en place des médiations entre les façons de penser et de faire de chaque côté du « grand partage » entre ceux qui se croient modernes et les « autres » (et souvent entre la face moderne et la face non-moderne d'une même personne). Pour relativiser les prétentions à l'universel de la « modernité occidentale », je me remémore cette réflexion d'un Marocain illettré, qui jette un pont entre les rationalités moderne et non-moderne : « *Les jnun<sup>1</sup>, ils n'ont pas de noms, les noms comme Aïcha Qandicha ou Sidi Chamharouch... c'est pas les vrais : juste pour couvrir la force... une force qui est là et qu'on ne voit pas... Les jnun, ils existent parce que la pensée, elle les sent...* »<sup>2</sup> Au coeur du commerce avec l'invisible, ce n'est pas la crédulité ou la superstition qu'on trouve, mais la construction d'un dispositif pour, si Dieu l'agrée, « couvrir la force ». Ce dispositif nomme des forces pour se donner les moyens d'agir sur elles, pour pacifier les rapports entre le monde visible et le monde invisible et donc pour permettre d'être en paix avec soi-même. Les forces bénéfiques - la « baraka<sup>3</sup> » - relèvent de Dieu, de Ses prophètes et de Ses saints, les forces ambivalentes relèvent des jnun, et les forces maléfiques de Satan et ses sbires. La manière dont ces forces traversent les humains est elle aussi nommée, comme lorsqu'on dit qu'un humain est « maskoun », « habité », ce qu'on traduit généralement en français par « possédé ». Lorsqu'une telle force tourmente une personne, le dispositif pour la couvrir peut être dit thérapeutique.

Il y a, au Maroc, des ressources utiles en façons de faire qui peuvent en apprendre à ceux qui se croient modernes et dont peuvent se réapproprier ceux qui, par leur émigration ou celle de leurs parents, s'en sont éloignés. C'est dans cet esprit que, en voyage au Maroc avec mon grand adolescent de neveu et de passage à Marrakech,

---

<sup>1</sup> Jnun : pluriel de djinn (génie, esprit) en arabe dialectal marocain.

<sup>2</sup> Cité par Fenneke Reysoo, in « Pèlerinages au Maroc », Paris et Neuchâtel, 1991, p. 75. J'ai remplacé le mot « diables », par lequel beaucoup de Marocains traduisent le mot « jnun » (à tort à mon avis, car les diables sont associés à l'entièrement maléfique Satan, alors que l'influence des jnun balance entre le bénéfique et le maléfique), par le mot « jnun », et lissé quelques rugosités du français imparfait.

<sup>3</sup> Baraka : bénédiction de Dieu. Notion centrale de la pensée de la guérison dans le système thérapeutique traditionnel marocain.

le sanctuaire de Bouya Omar n'étant plus qu'à une soixantaine de kilomètres, j'ai saisi l'occasion d'y aller voir.

Quelques années plus tôt, j'avais lu *Le Culte de Bouya Omar*, livre tiré d'une thèse de doctorat de l'ethnologue marocaine Khadija Naamouni<sup>4</sup>. Voici ce que j'en avais retenu. C'est à la fin des années '60 que ce saint du XVI<sup>e</sup> siècle a pris de l'importance au Maroc. Par vénalité, les « chorfa<sup>5</sup> » d'un autre saint de la région spécialisé dans l'apaisement des possessions avaient corrompu les rituels thérapeutiques qu'ils avaient en charge de mener et avaient remplacé les actes de révérence à leur saint ancêtre par une adoration coupable de l'idole « argent ». La « baraka d'Allah » que ce saint pouvait orienter vers ceux qui s'adressaient à lui comme intercesseur a donc quitté ses descendants et est allé offrir ses bienfaits ailleurs, en l'occurrence à Bouya Omar, saint à l'époque beaucoup moins connu que son grand père Sidi Rahhal, fondateur de la confrérie des Rahhaliyyin et enterré non loin de là. C'est en général par rêve que ceux qui souffrent de possession sont appelés par le saint au sanctuaire duquel ils se rendent en pèlerinage, souvent accompagnés de leur famille. Certains chorfa de Bouya Omar bénéficient d'une sorte de baraka spéciale qui, par leur intermédiaire, permet à l'esprit du saint d'entrer en dialogue direct (c'est-à-dire sans aucun inducteur de transe comme la musique, la danse, les couleurs et les encens) avec les jnun qui habitent le pèlerin, de les ramener à de meilleurs sentiments et de négocier sur-le-champ un contrat de cohabitation pacifique entre eux et le malheureux humain qu'ils tourmentent. Mais il y a des jnun coriaces qui se rebellent contre ce premier niveau de « justice de paix<sup>6</sup> », et leur cas requiert une procédure judiciaire plus strictement pénale, devant le tribunal invisible que préside Bouya Omar assisté de ses saints collaborateurs et de ses jnun serviteurs (et dont les procédures visibles sont assurées par les chorfa du saint). Parmi ces mauvais jnun, il y en a de si réfractaires à la justice du saint qu'il faut les enchaîner, c'est-à-dire enchaîner les pieds et parfois les mains du possédé, avec l'accord de ce dernier. C'est le comportement des jnun dans la suite de la procédure qui détermine la durée de ces incarcérations auxquels se prêtent les possédés. Le pèlerin qui se rend à Bouya Omar ignore s'il y restera deux heures ou dix ans.

La réputation du saint n'a fait que croître depuis la fin des années soixante, ses pouvoirs de guérison sont désormais connus dans tout le Maroc et dans les pays musulmans du Maghreb au Machreq, d'où affluent les pèlerins à la recherche d'un soulagement. Le sanctuaire est devenu le lieu de traitement de la possession le plus important du Maroc (et peut-être du Maghreb entier) par sa fréquentation. Ses rituels thérapeutiques ont fait l'objet de plusieurs émissions de télévision sur des chaînes françaises. Le livre qui lui est consacré avait attiré toute ma sympathie, et ce ne sont ni les chaînes, ni les incarcérations de jnun, ni les procédures un peu rudes qui auraient pu me choquer, violences faites aux jnun tourmenteurs avec l'assentiment des humains qu'ils habitent.

J'avais, disais-je, l'occasion d'y aller voir, et je m'attendais un peu à tout. Mais pas à ce que j'ai vu.

Dès la veille, à Marrakech, sur la fameuse place Jemaa el Fnaa, il y avait un spectacle troublant. Parmi les cercles des conteurs et des musiciens, un homme, torse

---

<sup>4</sup> Editions EDDIF, Casablanca, 1995.

<sup>5</sup> La descendance d'un saint en lignée masculine. Un descendant individuel s'appelle un « charif » (par extension en arabe dialectal marocain du titre de « charif », normalement réservé aux seuls descendants du Prophète).

<sup>6</sup> C'est ainsi qu'en Belgique on appelle le premier niveau de la juridiction civile, orienté vers la conciliation des parties.

nu et longue chevelure hirsute, déambulait devant les spectateurs une bouilloire fumante à la main dont il portait régulièrement le bec à la bouche pour en ingurgiter le liquide et le recracher en brouillard sur l'assistance. Le miracle de la bouilloire ! Une des spécialités des Rahhaliyyin, les membres de la confrérie fondée par le grand père de Bouya Omar, Sidi Rahhal, et à laquelle appartiennent ses descendants. Un miracle qui advient lors de la « hadra » de Bouya Omar, les cérémonies mystico-thérapeutiques ayant lieu tous les jours au sanctuaire. Un miracle qui, présenté ici sur la place comme un phénomène de foire par un saltimbanque quêteur moins religieux qu'un cracheur de feu, était devenu étonnamment trivial, même si la manière dont l'homme évitait de se brûler la bouche avec l'eau bouillante restait mystérieuse. Un miracle banalisé qui paraissait incongru.

Le patron de l'hôtel, un vieil homme aussi cultivé et raffiné que triste, après avoir rappelé que le maréchal Lyautey avait fait interdire aux non-musulmans l'accès aux mosquées et sanctuaires du Maroc, m'avait conseillé, avant de débarquer au sanctuaire, d'en aller demander l'autorisation au caïd (sorte de sous-préfet) d'Attaouïa, la ville dont dépend administrativement Bouya Omar. Le caïd s'est comporté en bureaucrate sourcilieux mais aimable. Je lui ai expliqué que, travaillant avec des associations socioculturelles implantées dans des quartiers à forte population d'origine maghrébine à Bruxelles, je souhaitais voir si Bouya Omar disposait de ressources thérapeutiques qui pourraient être utiles à certaines personnes en souffrance. Il a considéré ce motif avec sympathie, fait recopier nos passeports, fait photocopier la vague lettre d'introduction dont je disposais, et proposé qu'un mokhazeni (un membre de la « Force Auxiliaire », sorte de sous-gendarmerie sans arme ni véritable autorité) nous accompagne. La voiture étant chargée, il n'y avait pas de troisième place, et le caïd nous a dit d'y aller comme ça, qu'il téléphonerait pour prévenir de notre arrivée.

La route en cul de sac pour Bouya Omar part à droite juste après le pont sur l'oued Tessaout qui marque l'entrée dans le territoire sacré du saint. Elle est rectiligne dans la plaine, avec pour horizon apaisant le Haut Atlas enneigé, comme un appel à la pureté des cimes. La coupole du sanctuaire apparaît rapidement, suivie des bâtisses à un seul niveau qui forment un hameau de logements et de petits commerces. Une fois la voiture garée, nous sommes entourés par des sortes de fantômes de possédés des deux sexes, des ombres malingres et ricanantes dont un bon tiers porte des chaînes aux pieds, certaines très courtes imposant de tout petits pas. Les chaînes aux mains ne sont pas rares. Nous sommes l'objet d'une curiosité avide mais d'autant plus oppressante qu'elle reste distante. Un homme d'une trentaine d'année nous accueille en français, très gentiment, et nous sommes heureux de trouver en lui un guide dans ce lieu asilaire plutôt impressionnant. Nous nous asseyons à la terrasse du tout petit café pour prendre un thé. Quand je lui offre une Marlboro, il me remercie en disant que cela fait six semaines qu'il n'a plus fumé d'américaine. Un tout jeune homme timide au beau visage d'ange très doux, la joue droite fendue d'une longue balafre, des chaînes aux pieds, s'est assis à notre table et me demande une blonde. Notre guide nous explique qu'il s'agit d'un Tangerois ayant connu quelques problèmes avec l'héroïne et nous vend d'emblée la première mèche du système, la moins scandaleuse des mèches qu'il nous confie sur un mode complice : ni les héroïnomanes ni la famille responsable du sanctuaire ne considèrent les problèmes d'héroïne comme relevant de la possession, mais un accord a été passé avec les autorités pour que ceux qui acceptent de séjourner dans le sanctuaire échappent à la prison. Les vingt premiers jours ils sont enchaînés aux pieds, aux mains et au sol, ce qui constitue un sevrage efficace... Ensuite, ne leur restent que des chaînes de plus en plus longues aux pieds, puis plus de chaînes du tout<sup>7</sup>, et ils sont mieux là qu'en prison, du moins si leur famille paye la pension. « — Les

---

<sup>7</sup> En terme d'« intervenant en toxicomanie », on dirait : le sevrage est bloc, mais la post-cure est progressive...

*cadena des chaînes sont légers et il n'y a pas de mur d'enceinte ici : ce n'est pas Alcatraz* », fait remarquer notre guide. L'entourloupette de la confusion volontaire entre héroïnomanie et possession, qui porte sur une soixantaine de pensionnaires, arrange donc tout le monde, et n'est certainement pas pire que celle des centres de psychanalyse européens qui évitent la prison aux héroïnomanes en prétendant leur offrir un « traitement ».

Le thé avalé, notre guide nous entraîne dans la visite. D'emblée, il nous mène au sanctuaire. Une sorte de cloître carrelé bordé d'une galerie entoure le tombeau du saint. Dans la galerie, deux personnes, ou plutôt deux esprits, sont en train de hurler : un possédé enchaîné, et un homme en caftan marron qui doit être lié aux chorfa du saint. C'est clairement un djinn possesseur qui hurle en résistance aux injonctions autoritaires de la justice du saint. Quelques hommes et femmes enchaînés aux quatre membres et à l'apparence de zombies sont affalés sur le catafalque ; d'autres éprouvés lui tournent autour, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Une grande tristesse flotte dans l'air, mais les asiles sont rarement joyeux.

Très vite arrive un homme d'une cinquantaine d'année, vêtu lui aussi d'un caftan marron, l'air très mécontent. « — *Un des chorfa* », me glisse notre guide, qui lui traduit avec amabilité mes explications sur l'autorisation donnée par le caïd. Rien à faire : le « charif » nous entraîne hors du sanctuaire, où nous attendent deux gendarmes - un adjudant et son sous-fifre - et une femme d'âge mûr et d'air revêche. « — *La soeur du charif* » chuchote notre guide. La femme et l'adjudant se tiennent par la taille et l'épaule, et se bécotent avec ostentation, comme pour manifester à tous leur degré d'intimité. Le sous-fifre nous fait asseoir, prend nos passeports et reprend en plus serré l'interrogatoire déjà subi chez le caïd (les noms du père, du grand père, de la mère... les références au Maroc... date d'entrée, date de sortie, l'hôtel à Marrakech...). Après ce passage au scanner, l'adjudant se désenlace de la femme pour s'approcher de nous et dire que le caïd n'a pas téléphoné pour prévenir de notre arrivée (nous ne saurons jamais si c'était vrai ou non). Si nous voulons faire une visite il faut retourner à Attaouïa chercher un mokhazeni qui fera fonction d'autorisation et de laissez-passer vivant. Je confie mon neveu à notre guide, leur demandant de m'attendre à la terrasse du café, et je reprends la voiture pour Attaouïa. Là, un adjoint du caïd me fait attendre trois quarts d'heure la relève du mokhazeni de garde devant l'entrée, pour que ce dernier puisse m'accompagner. Pendant ce temps, je bavarde avec les militaires présents, avec leurs mots français et mes quelques mots d'arabe. Ils expriment leur bienveillance amusée pour les rituels thérapeutiques traditionnels et pour l'intérêt que je leur porte. Le mokhazeni, lui, ne parle bien sûr pas un mot de français, mais il est tout sourire ; je l'embarque et nous repartons pour Bouya Omar.

Je retrouve mon neveu très agité et anxieux (il est seul, car notre guide est parti manger). Il me dit : « — *Il se passe des choses affreuses ici, il n'y a pas d'amour, c'est dégueulasse et je ne sais pas si j'aurai la force de rester...* » Je crois d'abord que ce sont les procédures un peu rudes du tribunal de Bouya Omar qui l'ont impressionné - moi, ayant lu le livre, je m'y attendais - mais je comprendrai plus tard qu'il s'agit d'autre chose... En fait de quelques autres mèches que lui a vendu notre guide pendant mon absence. Et de son exposition durant une heure à l'atmosphère effectivement très étouffante du lieu.

Le charif en caftan marron nous interpelle pour la visite « officielle » que permet désormais la présence du mokhazeni. On nous montre un logement de femmes et un logement d'hommes. Dans les deux cas, quelques mourants, et des gens hagards et décharnés - dont certains enchaînés - qui nous regardent fixement. En somme, un spectacle assez semblable à l'idée qu'on se fait d'un asile psychiatrique européen au XIX<sup>e</sup> siècle. Les locaux sont très simples, tout y est pauvre et nu, mais leur propreté relative contraste avec la saleté repoussante à l'extérieur. On ne peut se départir du

soupçon qu'il s'agit des deux seuls locaux soigneusement entretenus pour avoir quelque chose de présentable à montrer en cas de visite impromptue comme la nôtre. Puis le charif nous ramène au sanctuaire dont il nous avait chassé quelques heures plus tôt. Les zombies sont toujours affalés sur le catafalque, quelques ombres continuent à tourner autour. Le charif nous enjoint de tourner avec elles. Nous tournons trois fois autour du tombeau, et le charif nous arrête. Là dessus, notre guide nous rejoint. Je lui demande de traduire au charif : « — *La hadra a bien lieu à quatre heures ?* », ce qui fait comprendre à l'homme au caftan marron que j'ai bien l'intention d'attendre jusque là. Sa grimace ne laisse aucun doute sur le plaisir que cela lui fait : c'est en vain qu'il avait espéré que la visite s'arrêterait là. Je souhaite attendre la hadra au café avec notre guide (il était deux heures et demie), ce que ce dernier traduit au charif. Le charif donne l'impression de chercher vainement le moyen de nous en empêcher, et de se résigner.

C'est à la terrasse du café que notre guide a reconstitué le puzzle des bribes éparses du malaise qui nous étreignait. Il a d'abord parlé de lui. Tangerois, il vit en Norvège avec sa femme, où il travaille comme nettoyeur dans les cuisines d'un hôpital. Il y a rencontré quelques problèmes avec l'héroïne. Il a cherché à y répondre par un séjour de six mois chez sa soeur qui vit dans le quartier de Molenbeek à Bruxelles (ce qui explique la qualité de son français). Mais Molenbeek n'était pas le bon endroit pour renoncer aux opiacés, son poids est descendu à 55 kilos, et, trois mois plus tôt, sa famille l'avait amené à Bouya Omar (avec son accord : « — *Pour arrêter l'héroïne, mieux vaut qu'elle soit loin* »). Sa famille paye sa pension. Cette pension varie selon les personnes entre 800 et 1500 dirhams par mois (de 3200 à 6000 FB, ou de 600 à 1000 FF). Les vingt jours enchaîné au sol l'ont efficacement désintoxiqué. Il a repris son poids normal (85 kg), et il est mieux qu'en bonne forme : en paix avec lui-même et d'une sagesse surprenante. Son amabilité souriante avec les chorfa n'est ni feinte ni hypocrite : il a dépassé le ressentiment. Chercher la justice exige d'accepter le monde tel qu'il est, sans haine et sans colère : il a visiblement incorporé ce trait de la sagesse soufi. Dans trois jours, veille du ramadan, sa famille va venir le chercher, et il passera le ramadan à Tanger avec sa mère. Ensuite, il retrouvera sa femme et son travail en Norvège. Tout va donc bien pour lui, mais, en musulman, il y a une chose qu'il ne peut accepter : l'état de misère dans lequel sont abandonnés ceux des pensionnaires dont la famille est trop pauvre pour payer la pension. « — *Ceux-là, ils n'ont rien* ».

Un échalas décharné et loqueteux passe à côté de nous, les yeux exorbités rivés au sol. « — *Celui-là cherche sa nourriture par terre* » nous dit le « Norvégien », qui lui tend le fond de son verre de thé. L'autre se précipite dessus et le boit goulûment.

Je me sens nerveux et j'allume une cigarette. Le « Norvégien » me remercie de celle que je lui offre et se la coince derrière l'oreille, réservant à plus tard la fête d'une américaine. Une ombre famélique se ruera sur mon mégot pour en tirer une dernière demie bouffée.

« — *Il n'y a jamais de visite de médecin, et pas de médicaments : les gens meurent comme des mouches ici, et personne ne se demande de quoi* ». Pourtant, le « Norvégien » me montre un homme attablé un peu plus loin : « — *Celui-là, c'est un docteur* ». J'interroge : « — *Lui, il ne peut pas soigner les gens ?* » « — *Mais il est fou !* » « — *Tout de même ?* » Le Norvégien fait « non » de la tête. J'observe l'homme qui lève et rabaisse alternativement son verre vide, les yeux dans le vague, et je me tais.

Un jeune grand Noir décharné en caftan noir au bonnet pointu s'est planté à quelques mètres et tousse à intervalles rapprochés d'une toux déchirante et irréelle qui remplit tout l'espace ; il nous observe fixement, à la fois grave et sarcastique, et il est totalement impossible de l'ignorer. Comme si par ses quintes il voulait clouer dans nos mémoires le souvenir de cette misère hallucinante.

Le « Norvégien » explique : « — *En parlant avec les gens, des gens qui sont ici depuis longtemps, j'ai compris ce qui s'était passé. Avant, les chorfa qui s'occupaient du sanctuaire étaient de vrais musulmans, et de vrais descendants de Bouya Omar. Ils savaient ce que c'était la « zakat Allah » (l'aumône de Dieu), et traitaient les pensionnaires avec charité. Une partie des offrandes servait à soigner et à nourrir les plus pauvres. Les pouvoirs de guérison du saint ont été connus dans tout le Maroc et à l'étranger. Des gens, dont certains très riches, viennent en pèlerinage d'Algérie, de Tunisie, de Libye et même d'Arabie Saoudite ; certains font de grosses offrandes, en argent et en animaux à sacrifier. Les offrandes plus les pensions, il y a beaucoup d'argent qui passe par ici. Mais il y a cette famille là, autour de cette femme que vous avez vue avec l'adjutant. C'est elle qui a tout manigancé. Ça s'est passé il y a quelques années, après que le livre sur Bouya Omar a été publié. Avec ses frères, ils ont corrompu les autorités, bakchich et combines avec la gendarmerie. Ils ont réussi à faire chasser les vrais chorfa, et à prendre leur place. Ce ne sont pas des vrais musulmans : ils ignorent la zakat Allah, gardent tout l'argent des offrandes et des pensions pour eux, ils revendent les animaux offerts pour le sacrifice aux bouchers, et ils laissent crever les pauvres. Ce sont des capitalistes ! »*

Empruntant ce que je pense être ici « les noms mis sur les forces » (la logique interne au système) et me souvenant que la baraka d'Allah s'était posée sur Bouya Omar, à la fin des années soixante, parce qu'ailleurs elle avait été corrompue par des chorfa vénaux, je demande : « — *Et le saint laisse faire ça ? Il n'a pas encore retiré sa baraka ? Il soigne encore les gens ? Et le miracle de la bouilloire, il a encore lieu ? »* Le « Norvégien » est un peu hésitant : « — *Oui, le miracle de la bouilloire a encore lieu... Mais c'est des trucs, de la prestidigitation, comme David Coperfield »*. Il se tourne vers le jeune balafre, ils discutent un peu en arabe et il nuance : « — *Le saint est bon. Il reste un peu de sa baraka qui soigne vraiment les gens. Et les faux chorfa en profitent ! »*

Le jeune balafre opine. Le « Norvégien » et lui sont d'accord : ils aiment tous les deux le saint Bouya Omar et son tribunal invisible. Ils croient en sa baraka bénéfique. C'est la rapacité des faux chorfa qui a corrompu le culte qu'ils dénoncent, au nom même de l'esprit du saint, et de celui de l'islam.

Comme anciens héroïnomanes, ni le « Norvégien » ni le balafre ne se sentent concernés par les rituels de pacification de la possession. Mais tout en eux indique que ce qui demeure de l'esprit de Bouya Omar et de son dispositif de tribunal des jnun les ont aidés à sortir de l'héroïne et à retrouver une assise dans l'existence. Cet esprit est un bon remède à la toxicomanie, cette « cure » en vaut bien d'autres : l'« entourloupette » n'en est finalement pas une. Il reste quelque chose à sauver à Bouya Omar.

Je dois pisser. Le « Norvégien » propose de me conduire où le faire. Il m'amène derrière les baraquements, sur les bords du cloaque collectif, une sorte de grand marais de merde absolument infâme. Puis il me dit : « — *Je vais te montrer autre chose »*, et me conduit en un point où le regard embrasse tout ce qu'il voulait me montrer : l'eau, le cimetière et la maison. « — *Tu vois cette canalisation à ciel ouvert ? Elle vient d'un barrage dans l'Atlas, à 40 km d'ici. Sur tous ces kilomètres, les animaux chient et crèvent, il y a des cadavres de chats, d'ânes, de chiens et de chameaux. Il n'y a pas de puits ici : les pauvres qui ne peuvent pas se payer de l'eau minérale sont obligés de boire ça. C'est peut-être ce qui les amène au cimetière ici, de toute façon personne ne pose la question (le cimetière, jonché d'ordures, compte en effet un certain nombre de tombes fraîches). Et là, derrière le cimetière, c'est la maison qu'ont fait construire les capitalistes »*. Une très grosse maison moderne, flambant neuve, ruisselante de richesse, qui tourne le dos à l'Atlas enneigé et oriente sa terrasse vers le cimetière.

En retournant vers le café, le « Norvégien » me dit : « — *Ça m'a fait du bien de te parler. Merci de m'avoir écouté. J'ai vidé mon coeur. Quand j'ai su que tu étais*

*journaliste ou écrivain ou quelque chose comme ça (c'est mon neveu qui a dû le lui dire), j'ai voulu t'expliquer, ça pourrait être important. Ces gens ne sont pas des vrais musulmans* ». On se rassied. L'ambiance est lourde. Des ombres enchaînées glissent à tout petits pas autour de nous.

Quatre heures : l'heure de la hadra. Nous récupérons notre mokhazeni qui est allé se faire offrir des dattes et d'autres petites choses dans les boutiques (pour ça, sa faible autorité suffit) et retournons, lui, mon neveu, le « Norvégien » et moi, vers le sanctuaire. Des femmes sont affalées sous le porche. Un adolescent famélique joue d'un tambour dont la peau n'a pas été chauffée et qui grince comme une porte mal huilée. Une toute jeune fille très maigre et sale danse avec la grâce d'un tas d'os qu'on secoue. Pliée en deux, elle agite sa chevelure, dans une sorte de parodie grotesque et dérisoire des danses de possession. S'agit-il d'une mascarade à notre intention ? Le « Norvégien » me glisse que les chorfa ont demandé à la plupart des pensionnaires de rester dans leurs cellules, du fait de notre présence : la hadra ne sera pas comme d'habitude, nous ne saurons jamais comment elle se déroule normalement (et nous louperons le fameux miracle de la bouilloire). « — *De toute façon, ils sont furieux parce que je parle avec vous* ». Après cinq minutes, le charif en caftan marron me tire par la manche vers la galerie, et incline la tête qu'il couche sur le plat de sa main tendue. Je mets quelques secondes avant de comprendre ce que ça veut dire : « Allez-vous en et allez dormir ! Le spectacle est terminé. » Nous en avons effectivement assez vu, et ne nous reste plus aucun désir d'insister. Le « Norvégien » et le charif échangent quelques paroles aimables, le charif nous fait un vague salut qui fleure le « bon débarras » et nous partons.

Nous croisons le jeune Tangerois balaféré, qui s'approche de ses petits pas entravés et me quémande une cigarette en s'excusant. Désolé, je n'en ai plus. Il sourit tout de même en disant au revoir. Le mokhazeni refuse de rentrer à Attaouïa en taxi, sous prétexte qu'il est en service. Le « Norvégien » négocie donc une place en taxi pour mon neveu. Je vais chercher la voiture et charge le mokhazeni. En passant devant le « Norvégien », je m'arrête brièvement. Il se penche vers la fenêtre ouverte, la cigarette que je lui ai offerte toujours sur l'oreille. Il me sourit et me dit « — *On se reverra !* » juste avant que je ne démarre. Il ne connaît pas mon nom ni moi le sien, il vit en Norvège et moi en Belgique, et pourtant ce rendez-vous sonne avec une étrange réalité, comme si un pacte avait été passé entre nous, comme s'il m'avait chargé d'une mission qui me ferait recroiser son chemin.

L'histoire des chorfa usurpateurs ne tient qu'à son témoignage, qui est lui-même indirect, mais elle est tellement cohérente avec ce que nous avons vu... Ce « charif » agressif et totalement inhospitalier... Les gendarmes appelés dès notre arrivée... Cette femme suant l'hypocrisie et la combine, flirtant avec l'adjutant... Cette absence totale de ferveur attentive et aimante qui caractérise les autres célébrations du culte des saints... Cette chape de misère noire... Ce manque d'eau potable, de soins et de nourriture pour les pauvres... L'esprit de l'islam, la zakat Allah sont incontestablement bafoués par une bande de « capitalistes » possédés par le démon de l'avidité. Une citerne alimentée par camion, de la soupe, du pain et quelques olives pour les indigents, une visite médicale et des médicaments gratuits pour les plus pauvres ne grèveraient pas tant leur budget !

Après que j'ai déposé le mokhazeni à la maison du caïd et retrouvé mon neveu à la station de taxi d'Attaouïa, nous avons fait route vers Marrakech dans un silence pesant. Deux heures de calme dans la chambre d'hôtel n'ont pas empêché, lorsque nous sommes descendus pour manger, un sentiment de grande irréalité devant le grouillement de vie joyeuse des rues de la grande ville ni ôté l'arrière-goût amer de luxe indécent qui émanait de la cigarette et du tajine appétissant. La nuit, notre sommeil a été agité. Il faut faire quelque chose pour Bouya Omar, mais quoi ?

Mon neveu me demande : « — *Ne peut-on pas invoquer les saints pour qu'ils restaurent la charité à Bouya Omar ?* » Il est vrai que l'esprit du culte des saints et les confréries qui l'animent devraient être capables de mettre de l'ordre dans ses déviations. Mais il me semble délicat d'invoquer des acteurs d'un monde invisible auquel je n'appartiens pas. S'adresser à ses acteurs visibles, comme les responsables de confréries, est sans doute plus adéquat, et à mon retour en Belgique je chercherai à prévenir un de ces responsables avec lequel je suis indirectement en contact. Malheureusement, je crains que cela ne suffise pas.

Il y aurait une autre manière, plus moderne et laïque, d'agir : alerter le Croissant Rouge pour qu'il fasse respecter les normes élémentaires d'hygiène et de dignité humaine dans le sanctuaire. Mais cela pourrait apporter de l'eau au moulin de ceux qui condamnent le culte des saints dans son ensemble<sup>8</sup>, qui traitent tous les membres des confréries de charlatans et d'escrocs...

Une autre façon encore d'intervenir répondrait mieux à la « mission » dont m'a chargé le « Norvégien » : s'adresser, par voie de presse, aux musulmans prêts à considérer qu'à Bouya Omar l'islam est bafoué non parce qu'on y pratique le culte des saints, mais parce qu'on y pratique pas la charité de Dieu. Parmi ceux-là, peut-être, l'un ou l'autre saura-t-il ou cherchera-t-il à savoir comment rétablir la zakat Allah à Bouya Omar tout en préservant l'esprit du saint et le dispositif thérapeutique de son tribunal des jnun ? Peut-être, de sa place, pourra-t-il faire quelque chose de concret, là où de la mienne je ne peux que semer des mots dans le vent ?

Lecteur, vous l'aurez compris, le présent article tente d'intervenir de cette dernière façon. J'ai passé le relais : c'est peut-être vous, désormais, que le « Norvégien » interpelle, et, comme il dit, « ça pourrait être important ».

Bruxelles, février 1999.  
Olivier Ralet

---

<sup>8</sup> J'ai appris que bien que le Coran affirmât l'existence de bons comme de mauvais jnun, certains courants de l'islam juridique condamnent les pratiques du culte des saints qui cherchent à se concilier l'influence des bons jnun (adorcisme), et n'admettent que les rites visant à leur expulsion (exorcisme). Les praticiens de l'adorcisme, de leur côté, ne voient pas pourquoi se priver des effets bénéfiques de relations pacifiques avec les bons jnun, sous la protection de l'esprit des saints.

Olivier Ralet  
Rue Hollebeek 160  
1630 Linkebeek  
Belgique  
Tel./fax : (32 2) 381 26 58

A l'attention de Madame Khadija Naamouni  
Aux bons soins des Editions EDDIF  
71, Avenue de F.A.R.  
21000 Casablanca  
Maroc

Linkebeek, le 4 mars 1999

Madame,

Lecteur passionné et admiratif de votre livre sur le culte de Bouya Omar et professionnellement engagé en Belgique dans des actions de médiation entre les modes de penser et de faire de personnes issues de l'immigration marocaine et de la population belge autochtone, j'ai fait une visite du sanctuaire en décembre dernier. Comme vous pourrez le lire dans le témoignage ci-joint, un « pensionnaire » a entrepris de me montrer l'« arrière du décor » du culte, c'est-à-dire l'état de misère dans lequel sont abandonnés ceux des pensionnaires dont la famille n'a pas les moyens de payer la pension, et a soutenu que cette situation était le fait d'une famille qui avait usurpé la place de celle qui animait légitimement le culte à l'époque où vous avez réalisé votre recherche.

Je souhaiterais savoir si à votre avis cette accusation d'usurpation faite à la famille actuellement en charge du sanctuaire est crédible ou avérée, et, le cas échéant, si la publication du témoignage ci-joint (ou d'une version modifiée sur vos conseils) dans une revue marocaine constituerait un manière adéquate d'agir pour tenter de soulager cette misère (auquel cas je vous serais reconnaissant de m'indiquer quelle revue vous semble la plus indiquée), ou si vous auriez un autre mode d'intervention à conseiller (étant entendu que j'attendrai votre réponse avant de tenter quoi que ce soit).

En vous remerciant de votre aimable attention, je vous prie de croire, Madame, en l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

Olivier Ralet

Olivier Ralet  
Rue Hollebeek 160  
1630 Linkebeek  
Belgique  
Tel./fax : (32 2) 381 26 58

Editions EDDIF  
71, Avenue de F.A.R.  
21000 Casablanca  
Maroc

Linkebeek, le 4 mars 1999

Madame ou Monsieur,

Je souhaite faire parvenir le courrier ci-joint à Madame Khadija Naamouni, auteur du livre « Le Culte de Bouya Omar » publié par votre maison d'édition en 1995 mais, ne disposant pas de ses coordonnées, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir le lui transmettre.

En vous remerciant d'avance, je vous prie de croire en l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Olivier Ralet

Texte Paru dans « Ethnopsy. Les mondes contemporains de la guérison » n°1 février 2000